



I CONTAIN MULTITUDES

JE SUIS

JE CONTIENS

J'INCLUS

JE COMPRENDS

J'EMBRASSE

JE DÉTIENS

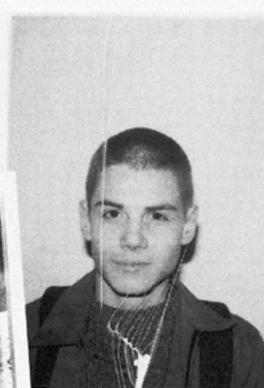
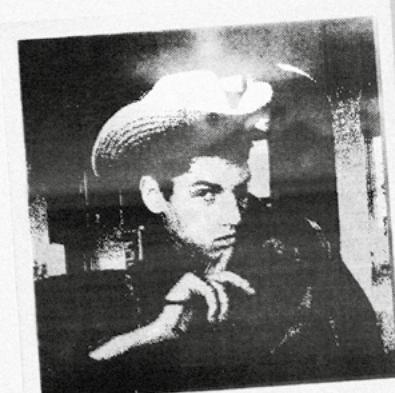
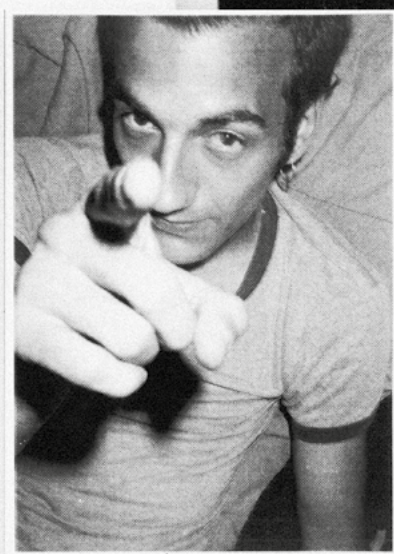
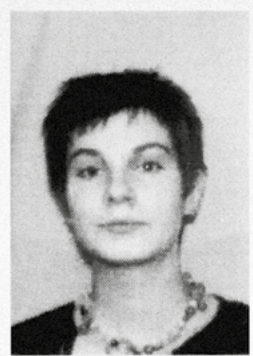
JE CONCENTRE

JE RECELE

JE RENFERME

J'ENSERRE

DES MULTITUDES



Chère Patti,

Je ne sais pas comment on écrit une lettre à Patti Smith. Je ne sais pas commencer une lettre pour Patricia Lee Smith. Je commencerai par te dire qui nous sommes.

Nous habitons à Montréal et nous sommes des gens de théâtre. Nous sommes **Brigitte**, une metteuse en scène, **Alex, Céline, Dany, Leni** et **Martin**, des acteurs, **Andréane** une dramaturge et nous étudions toutes les aspérités de ta vie et de ton œuvre depuis plus de deux ans. Tu as la vie aussi multiple et mobile que celle qu'on attribue aux chats. Nous te cherchons, nous te perdons, nous te retrouvons. Nous croyons te tenir, puis tu nous échappes, pour le meilleur, pour le pire. Malgré tout, nous conservons au bout des lèvres et du cœur cette question qui nous obsède : comment rendre compte de l'immensité humaine de l'œuvre de Patti Smith sur une scène à Montréal, en français ?

Nous ne sommes pas des experts, ni des enquêteurs et surtout pas des bibliothécaires-archivistes. Nous sommes seulement des fous curieux, amoureux, passionnés. Duncan Hannah dit que tes poèmes sont un peu comme des messages destinés aux gens que tu aimes. Alors, figure-toi que ce spectacle que nous ambitionnons de faire sur toi a la même source. Il cherche à te célébrer. Et les branches de ton œuvre nous connectent à tous celles et ceux que tu célèbres et que tu portes en toi. Tu as dressé un paysage fascinant peuplé de tous tes amis, tes idoles et tes inspirations et nous aimerions que ton œuvre nous guide dans ce paysage.

Nous ne voulons pas te faire peur. Bien sûr, nous avons tant lu sur toi que nous avons parfois l'impression que tu émerges parmi nous, que tu nous parles. Même si la fascination est totale, nous ne voulons pas faire un bête exercice d'admiration, mais bien de compréhension, pour faire connaître ton œuvre de l'intérieur dans toute sa dimension beatnik, punk, spirituelle, symboliste, rock'n'roll et existentialiste. On a tendance à célébrer les morts, leur mémoire ; ce qui nous anime, c'est la pulsion de célébrer les vivants.

Je ne sais pas comment on écrit une lettre à Patti Smith. Peut-être aurait-on dû écrire un poème. Je sais, cependant, que tu affectionnes le français et le comprends un peu. Dans le spectacle dont nous rêvons, il y aura beaucoup d'anglais, le rythme percussif de cette Amérique dont tu parles avec tant d'aplomb, mais aussi tout l'amour que tu portes aux auteurs français. Montréal est la porte française de l'Amérique, cette ville est un peu le carrefour des vents contraires/complémentaires qui animent ton œuvre selon nous. Nous t'avons choisie. Quand tu chantes « *when it rains, it rains on me* », ici, sache qu'il s'agit d'une pluie bienveillante.

Nous aspirons à transmettre ce feu optimiste que tu portes chez toute une jeunesse montréalaise. Nous aspirons leur transmettre la puissance de Jeanne d'Arc, la fougue de Rimbaud, l'érotisme de Genet, les fleurs de Mapplethorpe, la *cowboy mouth* de Sam Shepard, et surtout, la liberté de Patti Smith.

Sincèrement,
Et bien à toi

Dy Andréane
Céline Alex
Brigitte
Leni
Martin



Studio de répétition

Montreal décembre 1978

low key mac the knife
mac the knife
music fades as I begin introduction
sam

the great human wild animal
devil
the wait for you
christ
working with the pirate
cry me river
white lightning
sleepless fire of unknown origin
jesse james
francois villon
great human wild animal
the murdered boy

Introduction:

this reading is dedicated to all that is criminal
to the great bit of babel
while some built up the tower to the hand of god
others dug deep to stick their tongue in the mouth of hell
to that hell
the rythms of the prison
the great escapes from devils island
the petty thief the whores of mexico
anne powell the only woman Gemet could love
the pool halls the hustler
the pirate saint
crimes of passion
the dance of the boxing ring
masters of russian roulette
Johnny Ace
Jackson Pollock james dean
mayakovski
the 38 of the cowboy
gene krupa mary magdeline
the only woman who made our savior weep
and christ himself
christ. greater escape artist than hodini
and the finest faggot in histo ry having 12 men to lick his feet
the radio
the movie camera
blaise cendrars
the electric guitar
and sam shepard

great human wild animal
keep watch over him

ST. MARK'S CHURCH
THE POETRY PROJECT
1977



PARCE QUE LA NUIT

Au printemps 2017, je marche dans les rues de New York – pèlerinage ensoleillé dans les pas de Patti Smith, autour des lieux qu'elle a fréquentés – de Greenwich Village au St. Mark's Church, du Chelsea Hotel au loft de Mapplethorpe, des studios d'enregistrement aux logis improbables, du fameux restaurant Max's aux étroites rues de Soho. J'emporte avec moi le plan de la ville constellé de petites pastilles jaunes et rouges qu'Andréane Roy a méticuleusement collées au-dessus du nom des rues. Les lieux ont parfois disparu : Le CBGB, salle de spectacle de l'underground musical, est à présent une boutique de vêtements chics pour hommes, le mythique Chelsea Hotel est en rénovations, et de toute façon cela fait longtemps qu'on ne peut plus y louer une chambre en échange d'une peinture. Et il n'y a plus de vrais lofts de peintres à Soho, seulement des boutiques de luxe.

Cette déambulation enfiévrée par le soleil ardent qui réchauffe NY – ville toujours terriblement mouvante, vivante et grouillante – évoque mon premier contact avec la grosse pomme, en septembre 1977, quand les couteaux sortaient sur les quais du métro, quand Times Square demeurait un carrefour mal famé, la Petite Italie, un quartier italien et qu'il ne faisait pas bon s'éloigner à l'est de la 5^e Avenue.

Patti Smith est liée à mes yeux à ce territoire de la jeunesse, la mienne, faite d'utopies, d'optimisme, de mouvements collectifs, de protestations et de manifestations et où le sentiment d'appartenir à une communauté et le sentiment de fraternité étaient ardents. L'époque a changé, c'est le moins que l'on puisse dire, et l'esprit des années 60-70 a disparu, emporté aux vents mauvais qui annonçaient déjà l'ère Trump, en compagnie de tous ces corps tombés aux barricades des révoltes étudiantes, à la guerre du Vietnam ou sous l'effet des drogues et du sida. Mais Patti est toujours là, active, écrivant des livres, faisant des spectacles et c'est un peu intimidant de la savoir si vivante juste à côté de nous.

J'ai entendu parler de Patti Smith pour la première fois en montant *True West* de Sam Shepard, en 1996. Les lectures autour de la pièce ont fait surgir cette silhouette maigre et longue, à la coupe de cheveux Keith Richards, qu'on décrivait

comme « la prêtresse du punk ». On évoquait la passion brève et brûlante qui la liait à Shepard en 1971. Une image floue qui s'est précisée au fur et à mesure des années et que le livre *Just Kids* a cristallisée.

Tout chez Patti Smith est à la fois paradoxal et cohérent. Elle s'intéresse aux vêtements, aux looks, collectionne les *Vogue*, mais s'habille de façon androgyne à une époque où ce n'était pas du tout la mode, du moins chez les femmes. Elle est une des premières figures féminines du rock et du punk, mais rêve de devenir la muse d'un grand poète, d'un artiste à la manière de Frida Kahlo pour Diego Rivera. Elle se donne entièrement aux hommes de sa vie jusqu'à y sacrifier son œuvre, jusqu'à disparaître, mais s'affirme comme « chef » d'un groupe rock'n'roll. Elle est *one of the boys*, mais se comporte comme une groupie avec les musiciens qu'elle a toujours vénérés et qu'elle séduit tout autant. Elle, si fervente de poésie et de littérature (l'ombre de Rimbaud irrigue tous ses poèmes), brûle les planches et fait des concerts devant des foules de plus en plus nombreuses. Après la chute à Tampa où elle se casse le cou, elle disparaît plus de dix ans du paysage pour vivre à Détroit une vie familiale et conjugale assez semblable à celle qu'elle avait rejetée dans sa jeunesse, quand elle avait quitté le New Jersey pour NY et la vie de bohème.

Just Kids, magnifique livre publié il y a quelques années, a servi de point de départ à notre recherche. Toutes les fois où je me suis intéressée à une écrivaine pour bâtir un spectacle, nous puisions dans l'œuvre seule. Mais pour Patti Smith, l'iconographie est abondante de même que les entrevues, les spectacles, les clips et les chansons accessibles sur YouTube. La fouille, passionnante, donne le tournis. À un moment donné, je me suis plongée dans un livre incroyable (*Please Kill me*) qui, au moyen d'entrevues, fait revivre toute cette scène new-yorkaise sillonnant des beats aux punks. Témoignages croisés et contradictoires, galerie de personnages très colorés, tous plus fous les uns que les autres,



la drogue, le sexe, le rock'n'roll et la mort qui rôde. Les filles faisaient le tapin pour donner à manger à leurs amoureux musiciens, les hommes se prostituaient pour les mêmes raisons ou pour obtenir de la drogue. Tout le monde vivait plus ou moins les uns sur les autres, squattant en équipe des lofts sans toilette ni douche. Les Ramones, les New York Dolls, Andy Warhol, Lou Reed et le Velvet, Iggy Pop, le punk new-yorkais avait une couleur bien à lui qui n'était pas celle des Britanniques. Je me suis perdue dans ce livre, dans la richesse et la profusion de son contenu. À un moment donné, j'ai même perdu le cap, je ne savais plus ce dont je voulais parler. Il m'a fallu faire marche arrière, revenir à la source.

On considère que Patti Smith fut un des précurseurs du mouvement punk. Elle puise plutôt ses racines artistiques chez les beatniks — Kerouac, Corso, Ginsberg etc —. Elle se situe dans la foulée de ces poètes et performeurs, elle qui écrivait de la poésie en doutant de ses capacités d'écrivaine. Elle a introduit la guitare électrique dans les soirées de poésie, et c'est un autre fil qui me relie à elle, puisque j'ai découvert les performances poétiques en Ontario français, où les poèmes de Patrice Desbiens, Robert Dickson, Jean Marc Dalpé et autres se scandaient aux sons stridents du rock de garage.

Patti Smith parle peu de ses douleurs. Certes elle évoque souvent les morts. Tant de proches ont disparu, son mari, son frère, tous ceux qu'elle côtoyait de Jim Carroll à Janis Joplin, ses amis, ses idoles, Sam Shepard et Robert Mapplethorpe. Mais elle ne dit mot de la vie quotidienne avec son dernier compagnon rongé par l'alcool, ni de sa peine à abandonner son premier bébé, pensant — sans doute à juste titre — qu'un enfant à 20 ans nuirait à son épanouissement artistique. Patti a toujours construit son image, bien avant que ce soit la mode et elle continue de le faire. C'est sans doute en partie pourquoi elle est devenue une icône, un personnage incontournable de la scène littéraire et musicale. Avec les années, sa voix, son chant se sont approfondis et la maturité lui a donné une force sidérante. Elle est une référence, une batailleuse et une survivante.

Nous ne voulons pas tant représenter Patti qu'y plonger, que s'y dissoudre. Au théâtre, nous n'avons pas tellement le choix: difficile de tricher. Il nous faut éviter le piège de l'imitation, du pastiche. Certes, un fil rouge biographique nous sert de guide, à travers les grandes rencontres humaines et artistiques qui ont marqué le parcours de Patti Smith. Ce qui nous importe par-dessus tout, ce n'est pas tant de restituer une époque qu'un esprit de création, dans sa complexité, sa multiplicité, ses hasards. La diversité des matériaux dont nous nous servons et la scène dénudée exigent beaucoup de créativité. La salle de répétition est en ébullition. C'est ce plaisir et cette quête d'absolu que nous espérons transmettre et qui nous semblent refléter un peu de cette inventivité et de cette liberté qui prévalaient quand Patti Smith a laissé son talent la guider.

ABYSSINIE

Nom donné à l'ancien empire éthiopien situé dans la Corne de l'Afrique, où Arthur Rimbaud a séjourné jusqu'à la fin de ses jours, alors qu'il était marchand d'armes. Patti a intitulé son deuxième album *Radio Ethiopia* en hommage à la terre d'exil de son poète maudit préféré.

DERVICHE

Avec son groupe dans les années 1970, Patti Smith avait une attitude et une « philosophie de derviche tourneur ». En concert, elle cherchait à atteindre des états de transe, comme en attestent les paroles de sa chanson *Ain't it Strange* (1977) : « Je bouge vers une autre dimension, je tournoie, sans vertige, ne tombe pas, va, va, comme un derviche [...] ».



HORSES

Premier album de Patti Smith (1975). Le disque annonce le mouvement punk qui est en train de naître dans le milieu underground de NY. Avec *Horses*, Patti affirme son désir de fusionner le rock et la poésie.



LENNY KAYE

Guitariste et journaliste rock. Il accompagne Patti dès ses débuts, notamment lors de sa première lecture de poésie, au St. Mark's Poetry Project en 1971. Lenny fera ensuite partie du Patti Smith Group. Fidèle collaborateur, il l'accompagne encore à ce jour dans ses tournées musicales.

BEATS

Les poètes américains de la *beat generation* ont été une grande inspiration pour Patti Smith. Rencontrés dans l'enceinte du Chelsea Hotel ou dans les cercles de poésie de la St. Mark's Church à New York.



ELECTRIC LADYLAND

Célèbre studio d'enregistrement fondé par Jimmy Hendrix à NY. C'est là que Patti enregistre son EP *Piss Factory* et le disque *Horses*.

ILLUMINATIONS

Titre d'un recueil de poésie d'Arthur Rimbaud, que Patti découvre en 1964. Pour l'adolescente du New Jersey égarée et incomprise, c'est une rencontre littéraire foudroyante et déterminante. La jeune Patti s'élève au-dessus de son quotidien gris et monotone à l'usine, elle rêve de liberté et d'une autre vie.



MAPPLETHORPE, ROBERT

Grand ami de Patti Smith et célèbre photographe new-yorkais, reconnu pour ses photos de nus, de fleurs et ses portraits. Il fut le premier complice artistique de Patti lors de son arrivée à NY en 1969. Elle lui dédie deux livres, *The Coral Sea* (1996) et *Just Kids* (2010), un hommage autobiographique qui raconte leur amitié et leur découverte de la faune culturelle et artistique du milieu underground de NY au tournant des années 1970.

CBGB

Bar mythique désormais fermé, qui était situé sur la rue Bowery à NY. Véritable berceau de la scène punk américaine au milieu des années 1970, c'est là que des groupes cultes tels que The Ramones, Blondie, Television ou le Patti Smith Group y ont fait leurs premières armes.



GENET, JEAN

« Je lisais Genet, il devenait Genet », écrit Patti Smith à propos de l'éveil sexuel de son ami Robert Mapplethorpe dans *Just Kids*. Genet est l'un des héros du panthéon personnel de Patti. Elle fera même un voyage en Guyane française avec son mari pour visiter la prison où Genet a été incarcéré.

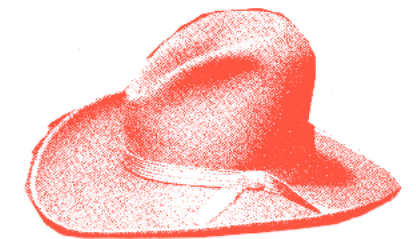
KEITH RICHARDS

Guitariste des Rolling Stones, groupe fétiche de la jeune Patti. C'est en s'inspirant des photos de Richards que Patti se coupe les cheveux dans sa chambre du Chelsea, en 1970. Avec sa nouvelle tête, elle devient une icône au sein de la scène underground new-yorkaise.



JOHNNY

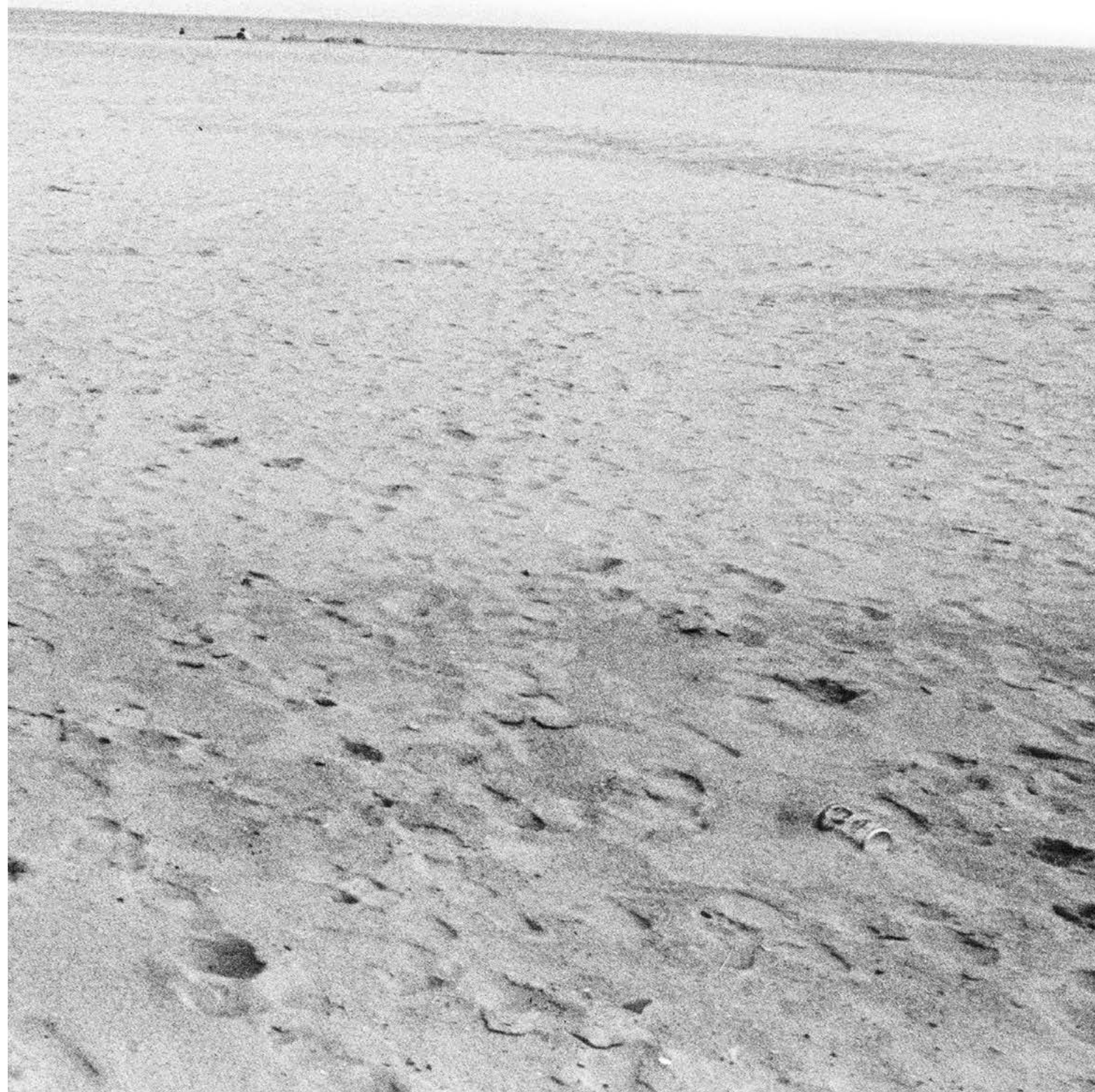
Patti s'inspire des différentes déclinaisons d'une figure masculine récurrente de la culture littéraire et musicale américaine, « Johnny » : Johnny du livre *The Wild Boys* de William Burroughs, *Johnny B. Goode* de Chuck Berry, le cowboy Johnny Ringo, etc.



FRED « SONIC » SMITH

Mari de Patti Smith, avec qui elle a eu deux enfants. Fred a été guitariste au sein du groupe proto punk MC5. En 1980, Patti quitte complètement la scène musicale et se retire à Détroit pour vivre avec lui. Ce n'est qu'à la mort de Fred, en 1994, que Patti recommencera à tourner avec son groupe.





J'ai parti pour NY avec \$2.50 dans mes poches en tous les cas que la police m'arreta. Mais j'ava pas l'intention de depenser une cenne. J'voula ainque revisitez les scènes, les rues, la mer.

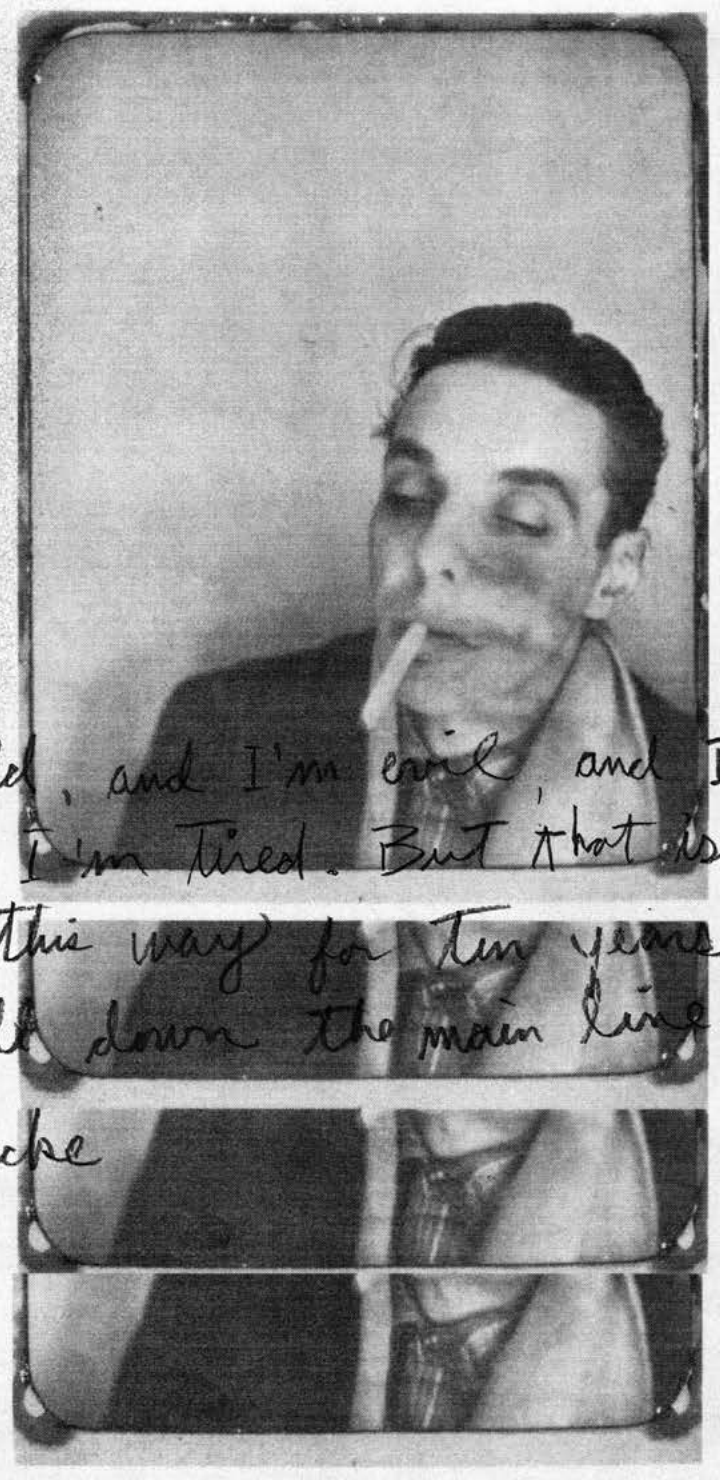
J'ai marchez a travers de les boi et les rues de terres et j'ai sorti sur le hiway 301 pas loin de North Carolina.

Avec mes cheveux que j'ava coupe moi-meme, epas sur l'tope, mal coupé au coup mai assez bon pour moi, j'ava l'aire d'un monstre a toutes les gens du chemin. Ça et aussi mes culottes, que j'porta comme les indiens de Mexico avec une corde, attachez bas a ma ceinture confortable avec mes mains dains poches - et le paque a travers d'une epaule - et la couleur brune de ma peau - ca me donnai l'aire d'un vrai hobo et pire que ça un fou ou sauvage dangereux.

Jack Kerouac

La vie est d'hommage

Textes établis et présentés par Jean-Christophe Cloutier
Editions du Boréal (2016)



Sure I'm old, and I'm evil, and I'm
ugly, and I'm tired. But that don't it.
I've been this way for ten years,
and I'm all down the main line.
Herbert Huncke

À NY, en 1944, Herbert Huncke est un petit junkie cassé de 29 ans qui se prostitue sur la 42^e rue.

Il apparaît aux yeux de William Burroughs, d'Allen Ginsberg et de Jack Kerouac comme un héros, un authentique chasseur de sensations fortes, un héritier direct de Rimbaud et de son apologie du « dérèglement de tous les sens ». À ses côtés, la drogue devient un pain quotidien. En plus des impressionnantes quantités d'alcool et d'herbe, ils expérimentent le speed, la benzédrine, la morphine, l'héroïne ; toutes les substances sont bonnes pour explorer la perception du monde, les divers états de conscience et la multitude de sensations. Huncke est un fils de la rue, il parle la langue des défoncés, des *pushers* de Harlem ; voilà ce qui fascinera la petite clique d'écrivains : sa langue. La langue qu'il utilise pour raconter comment il s'est fait battre par un client, pour envoyer chier les petits bourgeois, pour dire à quel point il est en manque de drogue, d'argent, ou des deux :

J'suis faite, mon gars / **MAN, I'M BEAT**

Il deviendra le premier beat, sera immortalisé sous les traits de Herman dans le roman *Junkie* de Burroughs et à travers les pages de *On the road*, Kerouac lui donnera le visage de Elmo Hassel.



INVENTAIRE VESTIMENTAIRE ELABORÉ PAR CÉLINE BONNIER
À PARTIR D'EXTRAITS DE PATTI SMITH, JUST KIDS (2010)

Mes vêtements mouillés

Un long imperméable noir

Ma mère me donna des talons compensés blancs et un uniforme neuf
Ma salopette, un col roulé noir et le vieil imper gris
J'avais cultivé un bon look de ballerine beatnik
Leurs pattes d'eph à rayures
Foulard tie and dye
Je portais toujours mon imperméable, il me donnait de l'assurance
Une tenue de serveuse impeccablement amidonnée
Uniforme blanc, chaussures blanches
Sa chemise blanche et sa cravate

Il portait une salopette et un gilet en peau de mouton
Autour de son cou des rangs de colliers de perles indiennes
Moi mes sandales beatnik et mes foulards effilochés
Boutons en cuivre, bottes luisantes, galons et rubans, l'uniforme l'attirait
Les aubes des enfants de chœur
L'uniforme d'Anna Karina dans Bande à part :
pull sombre, jupe écossaise, collants noirs
et chaussures plates
Edward Gorey, avec ses grosses chaussures de tennis
Katharine Hepburn, coiffée de la casquette de Spencer Tracy
avec un foulard en soie
verte par-dessus
Les Rothschild, avec leurs longs manteaux noirs

Survêtement orange
Les pardessus en cashmere élimés et les vestes de motards usagées

Un gilet de peau de mouton brodé
Un caban et un foulard de pilote en soie
Je me suis mise à porter des robes et à m'onduler les cheveux
Long trench-coat en cuir sang-de-bœuf ceinturé à la taille

Décolleté bateau
Une casquette de marin français
Une beauté abîmée drapée de mousseline de soie

I feel like

I feel like shit ☹️

I need a

I need a drink

And I feel so free

~~see~~

feel like fucking

feel so free

feel like running



PUNK IS HERE

Tout le monde est là
Le fouet de Gerard Malanga
La soupe Campbell de Warhol
La paranoïa de Johnny Thunders sur un high de speed
Les coats de cuir des Ramones
Le violon électrique des Velvet Underground
Dee Dee Ramone qui chante plus vite que son ombre
Les robes en caoutchouc des New York Dolls
Frank Zappa qui lit l'extrait du Festin nu sur le trou de cul qui parle
MC5 qui brandit le livre rouge de Mao
Iggy Pop qui se prend pour Jackson Pollock avec le sang de sa seringue

PUNK IS HERE

Patty Hearst avec une mitraillette et un béret de Che Guevara
Le salut hitlérien de David Bowie
Marianne Faithfull retrouvée frostée dans un tapis de fourrure
108 000 tonnes d'explosifs sur le Cambodge
(C'est un secret)
Quatre étudiants tués par la police à l'Université d'État de Kent
Times Square ou le nouveau centre d'achat de Mickey Mouse

PUNK IS HERE

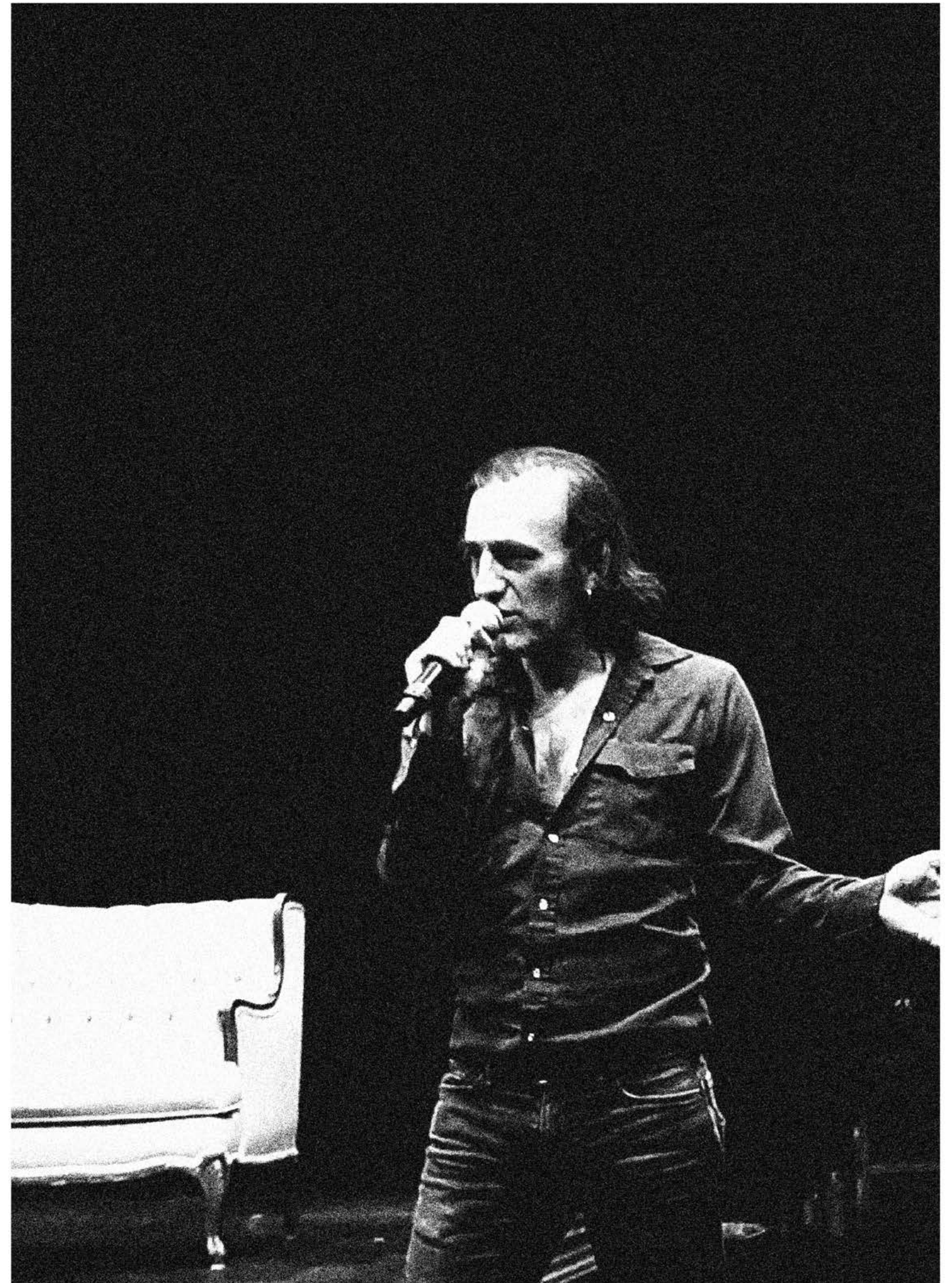
Les poètes Robert Creeley, Allen Ginsberg et Ted Berrigan sont là
C'est qui ça?
Tu me niaises?
Non, c'est qui?
Des beatniks
Tu les as lus?
Non
La journaliste Lisa Robinson est là
Sûrement une écrivaine ratée
Robert Mapplethorpe est là
La photo de la corde dans le cul c'est lui ça
William Burroughs est là
C'est lui qui a tiré une balle dans la tête de sa femme
Il a pas fait exprès
Quel grand écrivain !

PUNK IS HERE

Tout le monde
Tout le monde
Absolument tout le monde est là
Le Monde est là sauf ceux qui sont déjà morts
Il palpète si fort
Qu'on se demande ce qui a bien pu exister avant lui.



EXTRAIT DE PARCE QUE LA NUIT — DESSIN DE MARTIN DUBREUIL



MY AUNT AND JIM

— TU ME TROUVERAS DANS TOUS LES MYTHES
SE VANTA LE CORBEAU.
— JE SUIS UN PRÉSAGE, UN SIGNE, UN
SYMBOLE DANS LA CONSCIENCE DES HOMMES
DE TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE. QUE JE
SOIS DU CÔTÉ DU BIEN OU DU MAL, CELA NE
DÉPEND QUE DU CONTEUR ET DE SA CULTURE.
JE N'AI JAMAIS COMPRIS CET ANTAGONISME.
MOI, JE NE FAIS QU'INFORMER LES GENS, CE
SONT EUX QUI INTERPRÈTENT TOUT CELA APRÈS.

JIM CARROLL
The Petting Zoo
(2010)

SUSAN WOODS

Avec Jim, on aimait bien prendre du Romilar.

LENI PARKER

Un sirop contre la toux ?

SUSAN

Oui, dans sa version originale, c'était fort. Ils ont dû le retirer du marché parce que les jeunes se sont mis là-dessus. On pouvait se le procurer sans prescription.

LENI

Le bon *buzz* facile.

SUSAN

Tu devenais... c'était le *high* le plus drôle qui soit.

LENI

Comme un *high* de Neocitran ?

SUSAN

Beaucoup plus fort. Tu avais l'impression de mesurer quatre pieds de haut et d'être vraiment cloué au sol. L'impression de pouvoir te pencher jusqu'à 45 degrés en avant ou en arrière sans jamais tomber. Marcher était une sensation très bizarre.

LENI

J'imagine qu'il y avait beaucoup de *kids* de NY qui tombaient !

SUSAN

Oui mais non justement ! Impossible de tomber. Tu étais tellement rivé à la terre. Une sensation puissante. La gravité.

LENI

Ils n'avaient pas fait assez de tests avant de le mettre sur le marché, c'est ça ?

SUSAN

Probablement. On a passé de très bons moments sur le Romilar. On allait flâner dans le Inwood Hill Park tout au nord de Manhattan, puis on montait dans les collines. On explorait les alentours. *Terra incognita*.

LENI

Comment as-tu connu Jim ?

SUSAN

Autour de 1968, j'ai rencontré Deborah Carson. Elle habitait à un coin de rue de Jim à NY. On venait du même quartier, Inwood. Un coin d'Irlandais catholiques à l'époque, réputé pour compter plus de bars au kilomètre carré que n'importe quel autre quartier de NY. Et nous sommes tous les trois devenus les meilleurs amis. Deborah et Jim se sont mis à sortir ensemble. On trainait dans l'appartement du poète Bill Berkson que Jim gardait sur la 57^e Avenue.

LENI

Et vous alliez au Chelsea Hotel ? Est-ce qu'il y a habité ?

SUSAN

Oui, un peu. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré Patti. Mais Jim faisait surtout du *couch surfing* d'un endroit à l'autre. Je me souviens aussi de cet appartement que Jim squattait, celui du peintre Larry Rivers. Un grand appartement qui dominait Central Park. Larry organisait des *partys*. C'est là que j'ai croisé Warhol, Nico et tous les autres. C'est là que, pour la première fois, j'ai fait de l'acide.

LENI

Et d'où est venue l'idée de quitter NY pour la Californie ?

SUSAN

Les poètes ont commencé la migration. On y est allé parce que Bob Creeley, Richard Brautigan et des gars comme ça habitaient déjà à Bolinas, une presqu'île au nord de San Francisco. Jim y est resté des années. Il vivait plutôt reclus. C'est là qu'il a écrit une bonne partie de ses meilleurs textes. Il s'était mis sur la méthadone. Je ne sais pas s'il n'a jamais arrêté d'ailleurs.

LENI

C'est drôle tous ces New-yorkais qui ont été vers la campagne californienne, deux modes de vie qui n'ont rien à voir.



ENTREVUE MENEÉE PAR LENI PARKER
AUPRÈS DE SA TANTE SUSAN WOODS

¹ Susan Woods fait ici référence à *The Petting Zoo* de Jim Carroll publié en 2010, un an après son décès.

SUSAN

Jim a ensuite fondé un groupe de musique à Bolinas. Et le *band* s'est mis à bien marcher et à tourner. Jim était merveilleux. Un homme merveilleux. Un auteur merveilleux. Il me lisait parfois ses textes à voix haute. Je me souviens d'un passage où un corbeau racontait sa propre version de l'Arche de Noé, et comment la colombe avait usurpé sa place comme symbole de paix dans la *Genèse*. Il a travaillé plus de 20 ans à ce roman. Il n'a jamais pu, ou plutôt voulu, le finir. Patti a participé à sa publication à titre posthume, je pense¹.

LENI

Êtes-vous restés en contact toutes ces années ?

SUSAN

Vers la fin de sa vie, il y a eu une sorte de renaissance de notre amitié. On s'écrivait de longs courriels. D'ailleurs, je crois que le dernier courriel qu'il a reçu est de moi. Le lendemain, j'apprenais sa mort.

LENI

Tu sais ce qui est arrivé à ses parents ? Ils ont habité Inwood jusqu'à la fin ?

SUSAN

Probablement. Je me souviens d'une histoire de sa jeunesse. Jim avait les cheveux très longs et bien sûr son père n'aimait pas ça. C'était un vrai catholique irlandais. Sa mère était une infirmière, très douce et gentille. Mais son père, lui, était très strict. Un matin, il est entré dans la chambre de Jim et en voyant ses cheveux longs, il a cru qu'il avait ramené une fille dans son lit. La crise. À partir de là, il a obligé Jim à les cacher sous un chapeau.

LENI

Le premier hipster !

SUSAN

À la fin de sa vie, il est retourné vivre à NY. À Inwood en fait. Dans ce même immeuble qui l'avait vu naître et grandir. Il y a encore parfois des fleurs qui sont posées à sa fenêtre par des passants.

NEW JERSEY

Patti a grandi dans la banlieue de Philadelphie, au sein d'une famille très modeste. Si elle s'est souvent sentie incomprise dans sa communauté, Patti ne reniera jamais ses racines ouvrières et sa jeunesse dans le South Jersey. Ces souvenirs et ces origines irriguent toute sa poésie, teintent sa langue, sa façon de parler et d'être.

OATH

Serment est en quelque sorte le poème inaugural de Patti Smith: serment à soi et à l'art, il témoigne aussi de son rapport ambivalent avec le christianisme. C'est ce poème qu'elle scande en intro de *Gloria*, la chanson qui ouvre l'album *Horses*: « Jesus died for somebody's sins but not mine [...] My sins my own, they belong to me. »



PATTI SMITH GROUP

Nom du groupe rock de Patti Smith, actif de 1974 à 1980. Les autres membres fondateurs sont Ivan Král (basse), Lenny Kaye (guitare), Jay Dee Daugherty (batterie) et Richard Sohl (piano).



QUIJOTE

Adjacent au mythique Chelsea Hotel, ce resto était un lieu fréquenté par les poètes, musiciens et mannequins du NY underground. C'est là que Patti y rencontre le poète Allen Ginsberg qui lui a payé un sandwich au fromage, pensant qu'elle était un joli garçon.

TAMPA

En 1976, tandis qu'elle tournoie et chante *Ain't it Strange* lors d'un concert à Tampa, en Floride, Patti heurte un moniteur et tombe de scène, effectuant une chute de plusieurs pieds. Elle se casse le cou et frôle la mort. Le groupe interrompt sa tournée. La convalescence de Patti dure plusieurs mois, durant lesquels elle écrit le recueil de poésie *Babel*.



SAM SHEPARD

L'un des plus importants dramaturges américains de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il fut aussi acteur et scénariste pour le cinéma. Patti a une liaison passionnelle avec lui en 1971, durant laquelle ils coécrivent la pièce *Cowboy Mouth*.



ROCK'N'RIMBAUD

Entre 1971 et 1974, Patti multiplie les lectures de poésie à NY, accompagnée de Lenny Kaye à la guitare. Kaye et Smith décident de nommer leur duo *poético-noise*, le « Rock'n'Rimbaud ». Ils allient la fulgurance de la poésie à l'énergie brute et transcendante de la musique.



USINE À MERDE

Piss Factory ou *Usine à merde* est un poème de Patti qui relate en termes douloureux son expérience de travail dans une usine du New Jersey, en 1964. C'est aussi à travers ce poème que Patti articule quelque chose d'essentiel dans sa trajectoire de vie et son œuvre, c'est-à-dire, l'importance du désir comme moteur et comme impulsion de création.



VERLAINE, TOM

Amant de Patti, chanteur et guitariste de Television, un groupe très influent du mouvement punk new-yorkais durant les années 1970. Verlaine partageait l'amour des poètes maudits de Patti, comme son pseudonyme en atteste. Le Patti Smith Group et Television se partageront souvent la scène au CBGB.

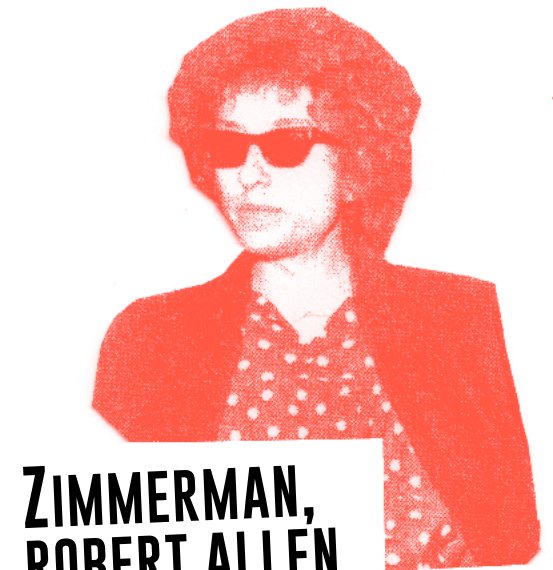
WALT WHITMAN

Poète américain du XIX^e siècle. En entrevue, pour se présenter, parler de son œuvre et de son rapport aux artistes qui l'inspirent, Patti cite souvent l'un des vers de Whitman, issu du poème *Song of Myself* (1892): « I contain multitudes ».



Y

Titre du poème que Patti a écrit pour présenter le portfolio Y de Mapplethorpe, celui-ci regroupe les photos de natures mortes de fleurs.



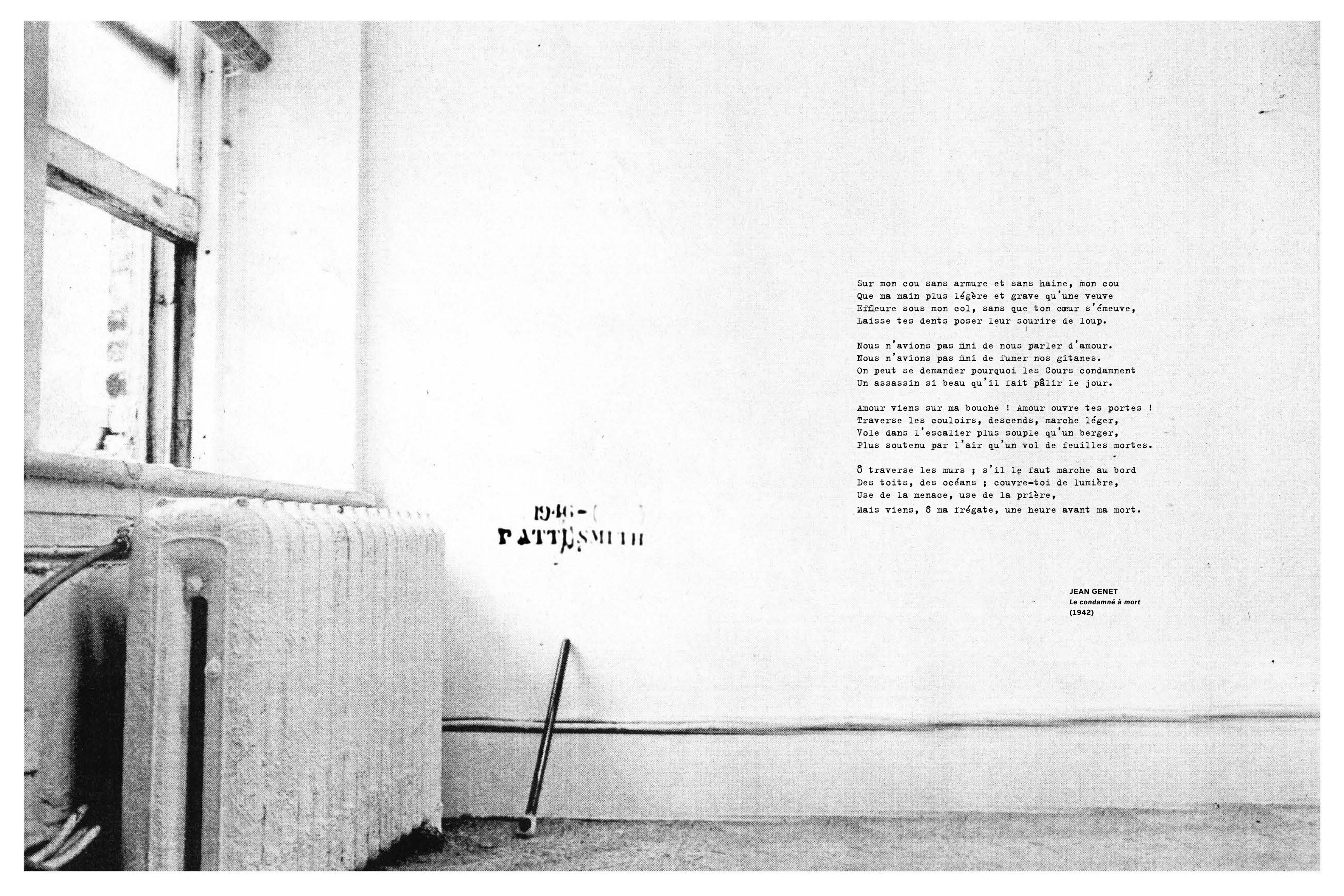
ZIMMERMAN, ROBERT ALLEN

Nom de naissance de Bob Dylan. Dylan a été une grande inspiration poétique et musicale pour Patti. À partir du milieu des années 1970, le chanteur est aussi devenu un de ses amis et un collaborateur musical occasionnel.



X

Symbole avec lequel Robert Mapplethorpe a signé plusieurs de ses œuvres. Comme le raconte Patti dans *Just Kids*, il se serait inspiré du X au front que s'était gravé le meurtrier Charles Manson au moment de son procès en 1970. X (1978) est aussi le titre du portfolio que Mapplethorpe a consacré aux pratiques S&M des cercles gais qu'il fréquentait.



Sur mon cou sans armure et sans haine, mon cou
Que ma main plus légère et grave qu'une veuve
Effleure sous mon col, sans que ton cœur s'émeuve,
Laisse tes dents poser leur sourire de loup.

Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour.
Nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes.
On peut se demander pourquoi les Cours condamnent
Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.

Amour viens sur ma bouche ! Amour ouvre tes portes !
Traverse les couloirs, descends, marche léger,
Vole dans l'escalier plus souple qu'un berger,
Plus soutenu par l'air qu'un vol de feuilles mortes.

Ô traverse les murs ; s'il le faut marche au bord
Des toits, des océans ; couvre-toi de lumière,
Use de la menace, use de la prière,
Mais viens, ô ma frégate, une heure avant ma mort.

1946 - ()
FATTY SMITH

JEAN GENET
Le condamné à mort
(1942)

J'AI QUELQUE CHOSE À CACHER QUI S'APPELLE LE DÉSIR

IL N'Y A QU'UN PAYS
C'EST TOI
TU PARS
DE LÀ
TU ES LE CHAT ET L'OISEAU
À TOI-MÊME
TU T'AVALES PAR DÉSIR
TU AS FAIM POUR RIEN
LA NUIT TU AS DES AILES
ELLES BATTENT
TU BOUGES EN PREMIER
TOUT TE SUIV
TU DEVIENS QUELQUE CHOSE
TON BÂTARD DE CŒUR BAT
SE BAT
BATS-TOI
TU NAIS DANS LE NERF DE LA GUERRE
ALORS TU BOUGES
TU ARRIVES
SUBLIME ET CASSÉ
TON NOM SE RETIENT
MAIS VOICI QUE TU PARS DE CE QUE TU ES PARTI (E)
ENCORE
ET ENCORE
ET



∥

J'ai 16 ans. Je débarque à Paris avec mon Walkman jaune. J'ai une cassette sur laquelle j'ai préalablement enregistré Lully. Je descends l'escalier d'embarquement sur *La marche pour la cérémonie des Turcs*. Ma mise en scène est réglée comme du papier musique. Mon prof de géographie m'a procuré ce billet que j'ai payé avec l'argent remporté dans des concours provinciaux d'écriture. De gentils poèmes à la manière de Gilles Vigneault. Mes parents me croient à l'abri dans une résidence à La Sorbonne; ils ne connaissent pas La Sorbonne, il n'y a pas de résidence pour les jeunes à La Sorbonne. Pieux mensonge. J'ai cinq cents francs pour trois semaines. Je me sens riche. J'ai appris la ville pré-Google Maps. Je l'ai étudiée dans *L'Assommoir* de Zola, *Bel Ami* de Maupassant et *Notre-Dame-de-Paris* de Hugo. Je sors au hasard du RER. J'atterris aux Halles et repère aussitôt la cathédrale sur l'île de la Cité dont l'altitude perce la canopée au loin. Je m'endors, rarement aussi décalé, parmi les touristes égarés sur le parvis. Je sue ma vie en ce mois de juillet caniculaire de 1998. À mon réveil, frappé par la bonne fortune, un halo de francs m'aurole. J'ai l'air d'un orphelin d'un conte d'Andersen avec mon sac qui fait presque mon poids. Une femme s'agenouille vers moi, une consultante d'une quarantaine d'années, cheveux courts à la mode, visage fier, l'œil vif. Elle s'appelle Catherine. Catherine soupire, m'invite chez elle. Je ne sais pas si elle est contente ou contrariée. Elle me raconte son enfance en Alsace, elle qui habite maintenant sur la rue Charenton près du marché d'Aligre dans le 11^e. Un deux pièces spacieux pour Paris (je le sais maintenant). Je rêve: c'est précisément l'arrondissement où je voulais vivre. Je ne connais que le 11^e arrondissement littéraire: le

Faubourg Saint-Antoine, la cour des mousquetaires que Dumas m'a décrite, la rue de La Goutte d'Or où Gervaise et Coupeau ont habité. Catherine me nourrit un moment, on mange très tard ici, je trouve. Je vais m'habituer. Dans sa bibliothèque, il y a des essais de Braudel que je dévore. Nous écoutons du Buena Vista Social Club et du Lotte Lenya. Petit à petit, je bois comme elle boit, mon foie s'acclimate, nous rions. Après une semaine, par désir d'indépendance, je loge à l'auberge de jeunesse sur Diderot en face de la Gare de Lyon. Je guide des Américains unilingues (pléonasme?) qui désirent se rendre au Louvre en passant par le Marais et le quartier Saint-Gervais que je connais pour y avoir marché des journées entières. Je sais dire où sont les églises, leurs histoires, les lieux de massacre et de déportation de Juifs, etc. Ça marche avec les Américains. Je parle alors dans un anglais du Lac-Saint-Jean qui reste meilleur que celui des Français en général. C'est l'année de *Beautiful Stranger* de Madonna, l'année où la France remporte la Coupe du Monde. Place de la Bastille, une voiture fonce dans la foule en liesse et je suis culbuté cul par-dessus tête à cause de la cohue générale. J'ai quelques ecchymoses, mais je me réjouis d'avoir été «là». Le 14 juillet, je ne vais pas au traditionnel Bal des pompiers, mais m'asseoir et méditer en face du 5, rue Saint-Benoit, dans le 6^e, où Duras a vécu et écrit. Je me crois tellement. Sur le chemin du retour, un joli garçon me siffle. Nous allons sur un banc du jardin du Luxembourg, à l'ombre d'une fontaine, en plein jour, loin des gendarmes. Sans paroles, nous nous touchons. Je le cuisine; il jouit. Il me dit: ça fera dix francs. Je n'en reviens pas. Je crie avec mon accent à couper au couteau que j'ai travaillé plus fort, que c'est

à lui de me donner dix francs. Il sourit et se présente : Mohammed. Il me dit qu'il est d'accord. Il me paie et me donne rendez-vous dans Barbès le lendemain : il veut me faire rencontrer quelqu'un. Le jour suivant, je me retrouve avec Mohammed dans une cave du 20^e devant un homme qui commande toute la bouffe que je veux. Je ne comprends pas l'endroit : sous-sol d'une brasserie, repaire, bureau... Une femme nous sert, une employée vraisemblablement. Elle me sourit. L'homme me propose de travailler pour lui. Je sais ce qu'il désire : je dois faire la pute entre les stations Jules Joffrin et Marcadet-Poissonniers. Évidemment, à l'époque, je ne comprends pas vraiment le nom des stations, et en plus, l'homme parle très vite. Je n'ai pas peur. L'homme reste avenant, poli. Il ne me laisse pas placer un mot. Il regarde mon corps, opine du bonnet. Il me dit néanmoins que je pourrais être plus musclé. Je pourrais passer pour un Est-Européen, qu'il dit. Je réalise un peu tard que je ne le ferai pas. Je lui dis : « Non merci, je pars dans une semaine. » Il me fait répéter trois fois, son visage se renfrogne comme s'il avait été pris en défaut, son esprit se dirige ailleurs et il me laisse partir en fusillant Mohammed du regard. Je me serai testé jusqu'au bout. Alma-Paris, sans étape intermédiaire, c'était peut-être un peu radical. Mais rien ne sera jamais à la hauteur du plus beau vertige. *J'ai quelque chose à cacher qui s'appelle le désir.* Je retourne souvent à Paris, j'en repars toujours un peu engourdi par le souvenir de ce que je ne retrouve pas, par la mémoire d'une époque révolue de moi-même. Paris reste la ville de l'adolescence, de toutes les découvertes et de la beauté violente. Cette ville où je m'épuise à être romantique. Une ville faite de mots et de corps. Une ville d'appétits.

∞

J'ai vingt ans. Je nais. Encore. On me dit : *oui*, nous publierons ta poésie. On me dit : *oui*, tu seras acteur. J'ai vingt ans : je récolte plusieurs *oui*. Et moi, je me dis : je dégage de la confiance parce que les gens m'en ont donné. Je n'en avais aucune. Et cette confiance qu'on m'a inventée, qu'on a vue chez moi, c'était la confiance des autres. Je tente encore aujourd'hui de la faire mienne. Je ne serais arrivé à rien sans le *oui* des autres. Mon *oui* personnel, c'est bien peu. Mon *oui* à moi n'est pas un *oui*, une hésitation tout au plus, une conviction timide, quoique viscérale, que je dois faire ce que je pense, autrement je serai voué au malheur. Je suis né à vingt ans. Je suis au Théâtre de Quat'Sous. Marcel Pomerlo va lire ma poésie sur la scène. Lire, interpréter, dire ma poésie. Ça équivaut à la même chose : livrer mon âme. Je suis au Quat'Sous. La salle est bondée, je suis tétanisé, je transpire ma vie. Le rideau s'ouvre, ma tête tourne, je vois double. Et c'est alors que je vois un orignal sur la scène. Le même qui nous a barré le chemin dans le parc des Laurentides la dernière fois que je suis allé au Lac-Saint-Jean, comme pour me dire : « ne retourne plus d'où tu viens, défriche un autre lieu, celui-ci est usé. » Je semble être le seul à voir cet orignal. Personne ne réagit. Et soudain, d'autres orignaux défoncent les murs du théâtre. Leurs têtes sont ornées de bois majestueux. Ils s'ébrouent parmi les spectateurs. Malgré la nuit, une lumière hivernale envahit l'espace. Je suis apeuré et fasciné. Mon amie anglo, indifférente, me demande : *everything is OK?* Je lui réponds, hébété :

J'ai un problème de désir...

WHAT?

Des orignaux, des orignaux partout...

C'EST QUOI DES « ORIGNAUX » EN ANGLAIS ?

Moses...

MOUSES MOUSES
MOUSES MOUSES
À TOUS LES VENTS
LEURS BOIS ARDENTS
INCANDESCENTS
TOURNENT M'ENCERCLENT
ME PORTENT ME PORTENT
ME SORTENT DE MOI
ME SORTENT DE LÀ
ME TRANS-
PORTENT
ME PORTENT
M'EMPORTENT
MOUSES MOUSES
MOUSES MOUSES
M'EMPORTENT M'EMPORTENT
DÉFONCENT
D'AUTRES MURS
MUR APRÈS MUR
APRÈS MUR APRÈS
DÉFONCENT
VONT AU-DELÀ
ET LEURS BOIS
BRÛLENT BRÛLENT
LÀ-HAUT C'EST LA MER
LÀ-HAUT C'EST LA MER DES POSSIBLES
ON L'OUVRE SANS CLÉ
ET SUR LA MER
LE FEU DANSE
SUR LA MER
LE FEU ME TRANS-
PORTE
LA MER EST UNE PORTE
QUI BAT QUI BAT
UNE AILE IMMENSE
MOUSES MOUSES
MOUSES MOUSES
LEURS BOIS ARDENTS
INCANDESCENTS
BRÛLENT BRÛLENT
DANS L'ŒIL DES TYPHONS
BRÛLENT BRÛLENT
ET NE SE CONSUMENT
JAMAIS

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.
Le Poète se fait voyant par un long, immense et
raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes
les formes d'amour, de souffrance, de folie ;
il cherche lui-même, il épuise en lui tous les
poisons, pour n'en garder que les quintessences.
Ineffable torture où il a besoin de toute la
foi, de toute la force surhumaine, où il devient
entre tous le grand malade, le grand criminel,
le grand maudit, - et le suprême Savant ! -
Car il arrive à l'inconnu !

ARTHUR RIMBAUD
Lettre de Rimbaud à Paul Demeny
(15 mai 1871)

PARCE QUE LA NUIT

Texte

DANY BOUDREULT ET BRIGITTE HAENTJENS
AVEC LA COLLABORATION DE CÉLINE BONNIER

Mise en scène

BRIGITTE HAENTJENS

Dramaturgie

ANDRÉANE ROY

Accessoires

JULIE MEASROCH

Direction technique

JÉRÉMI GUILBAULT ASSELIN

Interprètes

ALEX BERGERON
CÉLINE BONNIER
DANY BOUDREULT
MARTIN DUBREUIL
LENI PARKER

Scénographie

ANICK LA BISSENIÈRE

Maquillages et coiffures

ANGELO BARSETTI

Direction administrative

XAVIER INCHAUSPÉ

Direction musicale

BERNARD FALAISE

Collaboration
au mouvement

MÉLANIE DEMERS

Adjointe à l'administration
et à la production

LAËTITIA FABARON

Lumière

MARTIN SIROIS

Collaboration au chant

ARIANE VAILLANCOURT

Chargée de projet

STÉPHANIE LAURIN

Musiciens

BERNARD FALAISE
RÉMI LECLERC
ALEXANDRE ST-ONGE

Vidéo

LIONEL ARNOULD

Régie

JEAN GAUDREAU

Comptabilité

DUMONT / ST-PIERRE

Assistance à la
mise en scène

ALEXANDRA SUTTO

Conception des costumes

JULIE CHARLAND

Sonorisation

FRÉDÉRIC AUGER

Coupe et confection
des costumes

YSO

Direction de production

SÉBASTIEN BÉLAND

UNE COPRODUCTION SIBYLLINES — ESPACE GO — THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

I CONTAIN MULTITUDES

Direction de publication

XAVIER INCHAUSPÉ

Direction artistique +
Conception graphique

MARIE TOURIGNY

Photographies

JULIE CHARLAND
BRIGITTE HAENTJENS
JEAN-FRANÇOIS HÉTU

Collaboration à
la réalisation

LAËTITIA FABARON
STÉPHANIE LAURIN

Aide à la recherche +
Images Abécédaire

CHINA MARSOT-WOOD

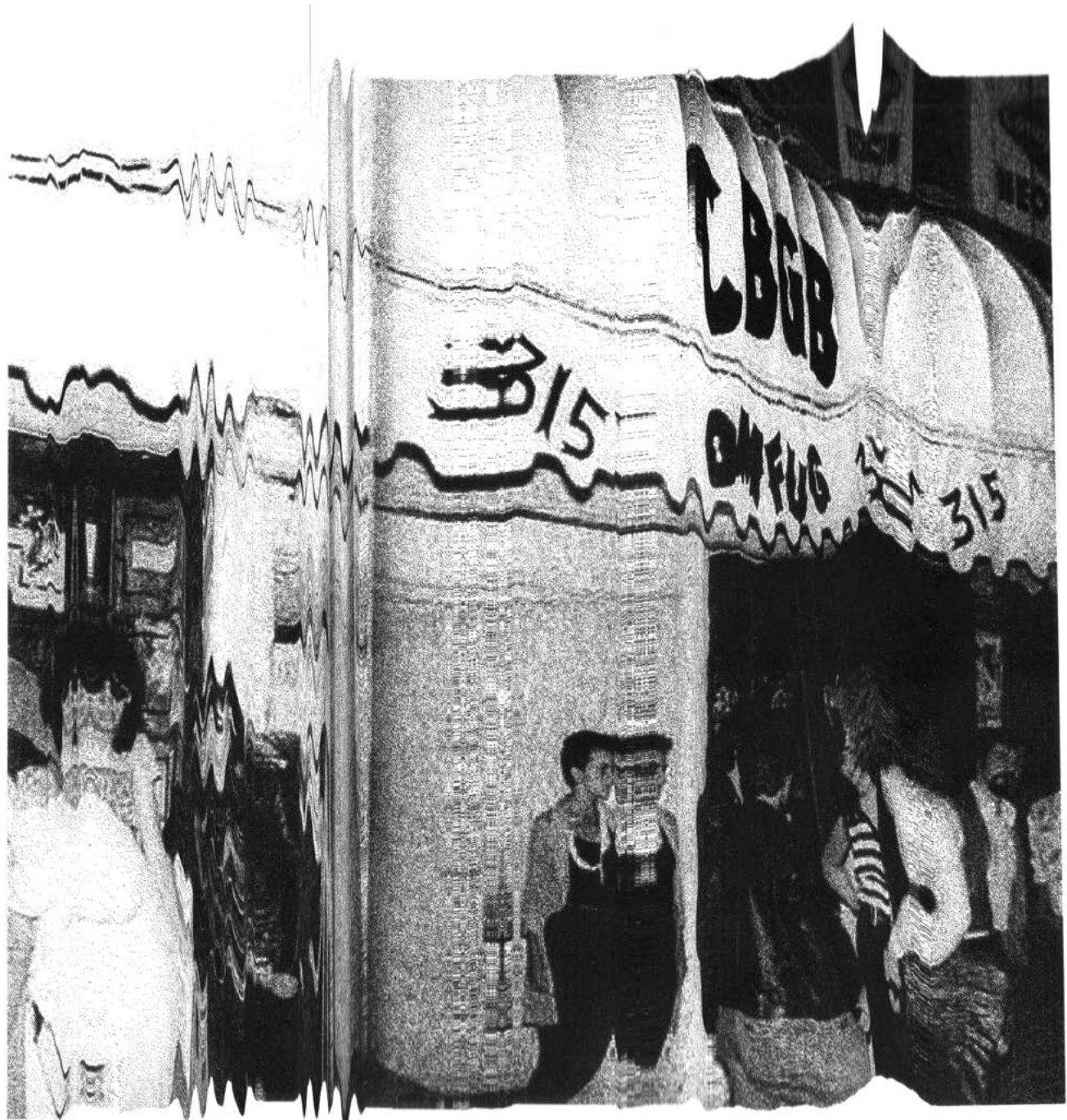
Une publication de

SIBYLLINES / THÉÂTRE DE CRÉATION

Révision

LIZ FORTIN





No one expected me. Everything awaited me.